

V'LA C'QUI VIENT D'PARAITRE.

L'AVENIR.

Maris

Toujours trahis,

Vos femmes auront des vertus

De plus.

Le fier

Abd-el-Kader,

Je l'espère, aura des Bedouins

De moins.

Sujets,

Plus de budgets,

Les rois libéraux

Paieront leurs impôts.

C'est-ce que je promets.

LE PRÉSENT.

Mais

L'Avenir ne tient jamais.

L'AVENIR.

Douter de mes promesses...

LE PRÉSENT.

Écoute donc, les promesses de l'Avenir, cela n'est pas coté à la Bourse.

L'AVENIR.

Vantez-vous donc de celles du Présent.

LE PRÉSENT.

Mais j'ai l'habitude de los tenir.

L'AVENIR.

Oui... une sur dix, comme la compagnie du nord.

LE PRÉSENT.

Oser médire du Présent.

L'AVENIR.

Oser douter de l'Avenir...

LE PRÉSENT.

L'Avenir, une puissance qui n'existe pas encore.

L'AVENIR.

Le Présent! une puissance qui n'existera bientôt plus.

LE PRÉSENT.

L'Avenir est bien triste.

L'AVENIR.

Le Présent fait pitié!

LE PRÉSENT.

Audacieux!...

L'AVENIR.

Téméraire!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PASSÉ.

(Le Passé arrive du dessus et se trouve entre le Présent et l'Avenir).

LE PASSÉ.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce donc? des nuages entre le Présent et l'Avenir?

LE PRÉSENT.

Tiens! c'est le Passé.

LE PASSÉ.

Mon Dieu oui! le Passé qui passait par là... ça va bien?... je vous la souhaite bonne et heureuse... (Présentant une orange pailletée). Présent, je vous présente mon présent.

LE PRÉSENT.

Fi! que c'est rococo!... gardez-le pour l'Avenir.

LE PASSÉ, présentant l'orange à l'Avenir.
Avenir, permettez...

L'AVENIR, jetant l'orange.

L'Avenir a horreur du Présent.

LE PASSÉ.

Voyez-vous ça... heureusement je sais à quoi m'en tenir.

Air :

Du présent toujours on rira :

Mais à son tour le présent passe ;

L'avenir aussi passera :

Ici bas, tout passe et trépasse.

A peine un siècle est commencé,

Qu'il est passé ;

Déjà passé,

Passé, passé

Et trépassé.

Si vous vous plaignez du passé,

C'est que du présent il fait rire,

Et que plus d'un mari blessé,

Sans doute ne pourrait pas lire,

Sans se montrer très offensé,

Dans le passé. (4 fois)

J'ai vu par vos nouveaux auteurs

Bien des richesses dépensées,

Et je pense, que vos penseurs

Ont tous de sublimes pensées,

Mais ce qu'il pensent fut pensé

Dans le passé (4 fois)

LE PRÉSENT.

Oui, mais ce qui n'existait pas dans le passé... ce sont tous mes perfectionnements, mes lignes de chemins de fer, mes journaux gigantesques.

LE PASSÉ.

Je les connais vos journaux ; de mon temps, il y avait moins de charlatanisme. (Tirant un petit journal). Témoin le *Paradis terrestre* ! le premier journal qui parut, rédigé par le père Adam.

L'AVENIR.

Comment! un journal de la création.

LE PRÉSENT.

Ça remonte à la création des journaux....

LE PASSÉ.

Oui, monsieur, c'est du temps d'Adam qu'on a vu la première feuille.

LE PRÉSENT.

Mais elle n'est imprimée que d'un côté.

LE PASSÉ.

Je vais vous dire : Quand Adam lisait la feuille à l'endroit, Eve lisait la feuille à l'envers.

LE PRÉSENT.

Mais des abonnés?

L'AVENIR.

Le serpent sans doute.

LE PASSÉ.

Oh! non, le serpent n'avait pas le sou.

LE PRÉSENT.

Ce n'était donc pas un serpent à sonnettes?...

LE PASSÉ.

Et comme le rédacteur était renseigné!.. il connaissait tous ceux dont il parlait, lui.

L'AVENIR.

Je le crois bien!... du temps du père Adam!... voyons ce que disait ce journal.

LE PASSÉ.

Attendez... attendez... (*Il met une paire de lunettes, lisant*) : « La Cour d'assises avait à juger, ce matin, un crime épouvantable et sans exemple dans les fastes du monde... »

LE PRÉSENT.

Ah! ah! cela me paraît intéressant : continuez...

LE PASSÉ.

M'y voici : « dans les fastes du monde... Monsieur Cain, jeune homme appartenant à une famille honorable, doué d'une brillante éducation, d'un extérieur distingué mais d'un physique repoussant, s'est porté sur son frère Abel à des voies de fait d'autant plus condamnables, qu'elles ont causé un évanouissement dont il n'est pas encore revenu après six mois!... »

L'AVENIR.

Comment un évanouissement...

LE PASSÉ.

La science n'avait pas encore découvert le trépas ; on ne connaissait pas le trépas!...

LE PRÉSENT.

Et voilà quelles sont tes nouvelles!... quelles différences avec les miennes?

Air : *Les lièvres et les lapins.*

Devant moi du passé
Le pouvoir a cessé,
Et même l'avenir

Devant le présent doit pâlir.

Si vous avez trouvé l'arithmétique,
Dans l'intérêt des riches, des puissants,
Moi, j'inventai le système métrique
Dans l'intérêt des petits commerçants,
J'ai changé les vieux mots
Dont plaisaient les sots :

L'apothicaire ancien

Est devenu pharmacien.

Si vous avez inventé la critique,
J'appris à l'homme à l'écouter sans peur ;
Si vous avez découvert l'Amérique,
J'ai découvert le gaz et la vapeur.

Je fis l'accordeon,

Tu créas le guignon,

Et moi, j'ai créé l'Odéon!

Tout rechercher, tout créer, tout résoudre,
Tel est mon vœu, ma mission, ma loi ;
Et novateur, j'eusse inventé la poudre,
Si l'on ne l'eût inventée avant moi.

Devant moi, etc.

LE PASSÉ.

Bon, bon, pas tant de bruit, je vous en prie, et si vous voulez parler de vos merveilles, laissez-moi évoquer mes anciens souvenirs!...

LE PRÉSENT.

Rien de plus facile : justement je viens de découvrir les ruines de l'ancienne Ninive.

LE PASSÉ.

Ah! tu as découvert Ninive?

L'AVENIR.

Ninive!

LE PASSÉ.

Oui, une ville à moi, que j'avais enfouie à six cents pieds sous terre! allons y donc... là, vous me montrerez, toi, ce que l'on fait sous ton règne, toi, ce que l'on fera sous le tien, et nous comparerons tout cela avec ce que j'ai fait sous moi...

LE PRÉSENT.

Soit, j'accepte le défi...

L'AVENIR.

Nous l'acceptons!...

LE PASSÉ.

Suivez-moi donc, allons à Ninive!

LE PRÉSENT ET L'AVENIR.

A Ninive!...

LE PASSÉ.

Ah! mon Dieu! un de ces nuages vient de crever, je crois qu'il pleut.

L'AVENIR.

Heureusement, j'ai inventé pour l'avenir un préservatif contre la pluie.

LE PASSÉ.

Voyons le préservatif.

L'AVENIR.

Regarde.

(*L'on voit arriver le dessous d'un parapluie, qui, au lieu d'être terminé par un manche, est surmonté par une petite machine à vapeur.*)

LE PASSÉ.

Ah! que c'est donc gentil!

L'AVENIR.

Et commode!... ça vous suit comme un caniche.

LE PRÉSENT.

En effet, je suis obligé de convenir que c'est fort commode.

(En ce moment la machine éclate.)

LE PASSÉ.

Oh! là, là... j'ai une bosse... au diable l'invention! avec un parapluie semblable, il faudrait avoir un paratête.

LE PRÉSENT.

Allons, allons, mieux vaut encore mon invention de l'année dernière... Tenez, réunissez-vous sous mon paraverse.

(Il ouvre un paraverse sous lequel se réunissent les personnages.)

LE PASSÉ.

Prenez donc garde, ça me dégouline dans le dos.

L'AVENIR.

Je suis trempé.

LE PASSÉ.

Fermez, fermez, j'ai mieux que tout ça.

LE PRÉSENT ET L'AVENIR.

Quoi donc?

LE PASSÉ.

Regardez.

LE PRÉSENT.

Un riflard!

L'AVENIR.

L'ancien riflard!

LE PASSÉ.

Oui, messieurs, l'ancien pépin, le premier qui ait été fabriqué!... Pépin 1^{er}, le roi des parapluies!... Et maintenant aux ruines de Ninive!

TOUS.

Aux ruines de Ninive!

LE PASSÉ.

Air :

Quel spectacle merveilleux!
Allons, qui m'aime me suive:
Les ruines de Ninive
Vont apparaître à nos yeux.

LE PRÉSENT.

Du présent c'est la nouveauté.

LE PASSÉ.

Vraiment vous nous la donnez bonne.
N'avions-nous pas à la Gaité
Les ruines de Babylone.

TOUS.

Quel spectacle merveilleux!
Allons qui m'aime me suive:
Quel aimable perspective!
Les ruines de Ninive
Vont apparaître à nos yeux.

(Ils disparaissent dans les nuages.)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

SECOND TABLEAU

Le théâtre représente les ruines de Ninive.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PASSÉ, LE PRÉSENT, L'AVENIR. *Le Passé tient une lanterne sourde; le Présent, un bec de gaz, et l'Avenir est précédé par un feu-follet.*

(La nuit est complète.)

CHŒUR.

Air :

Traversons ces ravines,
Et, d'un pas empressé,
Parcourons ces ruines
Qui parlent du passé.

(A la fin de ce chœur, sur le point d'orgue, le Passé trébuche et tombe.)

LE PRÉSENT.

Ah! mon Dieu!

L'AVENIR.

Où donc allez-vous?

LE PASSÉ.

Ne faites pas attention, c'est ma lanterne sourde qui m'empêchait d'y voir.

LE PRÉSENT.

Sa lanterne sourde qui le rend aveugle... heureusement je me suis muni d'un bec de gaz.

LE PASSÉ.

N'approchez pas votre bec, j'ai horreur du gaz...

L'AVENIR.

Il a raison, et je prépare pour l'avenir un autre système d'éclairage.

LE PASSÉ.

Air: *du Château perdu.*

La ville alors, sera resplendissante,
Par amitié le soleil m'a promis,
Que je pourrais en dix-neuf cent quarante,
Distribuer ses rayons à Paris.
Chaque rayon doit coûter à chaque homme
Quatre-vingts francs.

LE PRÉSENT.

Je t'ai donné l'éveil.
Puisque déjà pour moitié de la somme,
J'ai vu Paris s'abonner au Soleil.

LE PASSÉ.

En attendant vos soleils, je vais battre le briquet, car on n'y voit goutte ici.

LE PRÉSENT.

Le briquet, quelle horreur ! N'ai-je pas mes allumettes chimiques. Un sou le paquet, deux sous la boîte.

L'AVENIR.

Allons donc, j'ai mieux que tout cela : regarde.
(*Le feu-follet grandit et éclaire les mines.*)

LE PRÉSENT.

Ah ! mon Dieu ! que c'est laid, que c'est donc vilain.

L'AVENIR.

Et c'est là la superbe Ninive...

LE PASSÉ.

Ceci vous représente le célèbre bûcher où Sardanapale se brûla avec ses femmes et tous ses trésors.

LE PRÉSENT.

Il n'était donc point assuré ?

LE PASSÉ.

Si fait, il était assuré.... de sa fin prochaine, par Jonas, une espèce de messager ninivien.....— Ceci vous représente les calendes grecques, le cycle de Meton, calendrier de 432, écrit en lettres d'or.

LE PRÉSENT.

Mais il y manque la moitié de l'année.

LE PASSÉ.

Ecoutez donc, des lettres d'or, ça tentait les filous.

L'AVENIR.

Si bien qu'en chippant une semaine par-ci, un mois par-là, on finissait par voler l'année.

LE PRÉSENT.

Et comme c'était commode, venir visiter son almanach sur la place publique ; quelle différence avec nos almanachs du jour !

LE PASSÉ.

Vos almanachs, vous en avez plusieurs ?

LE PRÉSENT.

Plus qu'il n'y a de jours dans l'année. En voulez-vous un échantillon ? Il en tombe du ciel, il en sort de dessous les pavés, c'est une pluie, c'est une grêle... gare là-dessous...

(*A ce moment, on voit les almanachs nouveaux venir du cintre, du dessous des coulisses, etc.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES. LES ALMANACHS DIABOLIQUE, COMIQUE, DU MOIS, PROPHÉTIQUE, DES CAMPAGNES. DES VILLES. DES MYSTÈRES

DE PARIS, DES COULISSES, etc., ensuite L'ALMANACH ROYAL, tous avec un costume approprié à leur dénomination.

CHOEUR.

Air.

A chaque pas
Ne voit-on pas
Des almanachs
De cent formats ;
Doublons le pas,
Puisqu'ici bas
Les almanachs
Ne manquent pas.

LES ALMANACHS, entourant le Passé.
Prenez-moi.

LA PASSÉ.

Laissez-moi.

LES ALMANACHS.

Seul, je dois faire loi.

LE PASSÉ.

Finissez.

LES ALMANACHS.

Choisissez.

LE PASSÉ

Mais vous m'étondissez,
Grâce à tant d'almanachs,
Comment faire ici bas,
Quand on veut oublier
Sa garde ou son loyer ?

REPRISE DU CHOEUR.

A chaque pas, etc.

LE PASSÉ.

Silence, vous êtes tous des bavards.

TOUS.

Nous voulons parler.

LE PRÉSENT, souriant.

Comme toujours, pour ne rien dire.

UNE VOIX, en dehors.

Me voilà, me voilà, me voilà !

LE PASSÉ

Encore un almanach !.. ah ! comme il est gros !.. je ne m'étonne pas s'il est en retard.

LE PRÉSENT.

Ne faites pas attention, c'est l'almanach royal ; il arrive le dernier, parce qu'il ne paraît jamais que trois mois après les autres.

(*L'almanach royal, représenté par un très gros homme, sort des calendes grecques.*)

L'ALMANACH ROYAL.

Je suis l'almanach royal,
Et de chaque homme
Qu'on renomme,
J'inscris le nom triomphal
Dans mon volume colossal :
Conseiller, préfet et sous préfet,
J'inscris de ma plume.

En ce volume,
Tout ce qui mange au budget.

REPRISE.

Oui, cet almanach royal,
De tout grand homme
Qu'on renomme,
Inscrit le nom triomphal
Dans son volume colossal.

LE PASSÉ.

Ah! ça, pourquoi sortez-vous de mes calendes?

L'ALMANACH ROYAL.

Parce que mon éditeur me renvoie toujours aux
calendes grecques.

TOUS.

Ah! il est ennuyeux!

L'ALMANACH ROYAL.

Ennuyeux; je suis ennuyeux, moi? (*Ouvrant
son gros volume.*)

Air: *J'ai grand peur, d'avoir toujours peur.*

Venez consulter mes registres,
Vous y verrez des noms brillants.
Dedans j'ai mis tous les ministres,
J'ai mis les députés dedans:
Dedans avec un soin extrême
J'ai mis les noms de tous les grands,
Sans compter le peuple lui-même,
Qu'on voudrait bien mettre dedans.

LE PASSÉ.

Vous aurez beau dire, monsieur, je n'ai pas de
confiance dans un homme qui met tout le monde
dedans, je vous prie de passer dehors.

TOUS.

Oui, à la porte! à la porte!

L'ALMANACH ROYAL.

N'écoutez pas ces petits in-douze... (*Lui don-
nant son almanach.*)

LES ALMANACHS.

Je parlerai, je parlerai.

LE PASSÉ.

Eh bien! exposez vos raisons, et que ça finisse.

Air: *Rondeaux des Deux-Matresses.*

TOUS LES ALMANACHS.

A votre choix, mes droits sont légitimes,
Achetez-moi, je fais un bruit d'enfer,
Et vous aurez, pour soixante centimes,
Un almanach magnifique et pas cher.

L'ALMANACH DIABOLIQUE.

Voyez en moi l'almanach diabolique,
Grâce à ce titre assez ingénieux,
J'ai quelque chose au moins de fantastique.

LE PASSÉ.

Mais il n'a rien, je crois, de merveilleux.

L'ALMANACH DU MOIS.

Moi l'almanach du mois, toujours je lutte.

LE PASSÉ.

Un almanach par mois c'est révoltant.

LE PRÉSENT.

Celui du jour, celui de la minute,
Pour se montrer n'attendent que l'instant.

L'ALMANACH DES MYSTÈRES.

Faits curieux, choses surnaturelles,
Moi, l'almanach des Mystères de Paris,
J'ai découvert des femmes infidèles,
Et des amants qui trompaient des maris.

L'ALMANACH PROPHÉTIQUE.

Honneur à moi l'almanach prophétique,
Car j'ai prédit souvent à maint badaud,
Qu'il fera beau si l'temps est magnifique,
Et qu'il pleuvra s'il vient à tomber d'eau.

LE PASSÉ.

Et celui-là?

L'ALMANACH DES COULISSÉS.

L'almanach des coulissés,
Chaste almanach qui, des moins indécents,
Défends les mœurs et crois que les actrices
Viennent au monde avec des diamants.

L'ALMANACH DES CAMPAGNES.

Moi, l'almanach des campagnes, j'espère
Inscrire encor deux rosiers cet hiver.
Quoiqu'les rosiers soient rar's même à Nanterre,
Depuis qu' l'amour s'y rend en chemin de fer.

L'ALMANACH ROYAL.

Ah! repoussez ces almanachs sinistres,
Et faites choix de cet in-octavo,
Ou, magistrats, pairs, députés, ministres,
Sont honorés et reliés en veau.

REPRISE PAR TOUS.

A votre choix, nos droits sont légitimés,
Achetez-moi, je fais un bruit d'enfer,
Et vous aurez pour soixante centimes
Un almanach magnifique et pas cher.

LE PASSÉ.

Allons, allons, mon cher présent; je ne vous
fais pas compliment de vos almanachs! Et vous,
l'Avenir, qu'est-ce que vous aurez de joli dans ce
genre-là?..

L'AVENIR.

Moi! quelle différence!.. Voulez-vous en juger
par un seul?..

LE PASSÉ.

Un seul!.. ça me va, d'autant mieux que ce sera
plutôt fait!.. (*Sur un signe que fait l'Avenir, on
voit sortir de terre un très gros livre.*)

LE PRÉSENT.

Qu'est-ce que c'est que cela?..

L'AVENIR.

L'almanach des vingt-cinq mille millions d'ad-
dresses...

LE PASSÉ.

Mazette! que d'adresses il faudra pour faire cet
almanach!..

L'AVENIR.

Jusqu'ici, on s'était borne à donner le nom

la demeure de chaque individu ; mais ne se pouvait-il pas que deux, trois, ou quatre personnes du même nom se trouvassent dans la même ville ?.. Que dis-je, dans la même maison ?.. Comment reconnaître son homme ? Moi, j'ai imaginé un moyen fort simple... je donne le nom, la demeure... et le portrait.

TOUS.

Le portrait!..

L'AVENIR.

Tenez... que désirez-vous chercher dans Paris?..

LE PASSÉ.

Attendez... Si je demandais l'illustre Parmen-tier, l'inventeur des pommes de terre ; oh ! non, il est mort. Si je demandais Abd-el-Kader ; oh ! non, c'est un homme sans domicile, on ne le trouverait pas. Je voudrais quelqu'un de plus connu que tout ça ! J'y suis !... mon ami Ballard...

L'AVENIR.

C'est au B... J'y suis... *(Il ouvre le livre ; on voit, sur une page, Ballard, peint en grandeur naturelle et debout. Tout le costume doit être peint, mais un des bras et la figure sont naturels. — Sur l'autre page, on lit : Charles Napoléon Ballard, premier ténor de l'Académie royale de musique.)*

LE PASSÉ.

Oh ! comme c'est lui ! c'est parfaitement ressemblant!.. mais permettez... *(Lisant.)* « Premier ténor de l'Académie royale de musique ! » Je sais qu'il chante... assez... mal... Mais pour être premier ténor de l'Opéra... il me semble que ce n'est pas tout-à-fait assez!..

L'AVENIR.

L'avenir est à lui ; dans ce temps-là, monsieur, il ne chantera plus du tout... Vous comprenez qu'alors il sera là à sa place.

LE PASSÉ.

A la bonne heure ; mais comme il est ressemblant... c'est à lui offrir du tabac, ma parole d'honneur!.. *(Il lui tend sa tabatière. Ballard prend une prise et la porte à son nez.)* Ah bah ! le portrait qui prise!.. *(Ballard éternue.)* Et il éternue... Dieu vous bénisse, mon ami!..

BALLARD.

Merci, mon vieux!..

LE PASSÉ.

Et il parle!..

L'AVENIR.

A l'avenir on fera les portraits si ressemblants qu'ils seront...

LE PASSÉ.

Ils seront parlants... c'est magnifique!.. *(Ici l'on entend un grand tremblement de terre, tous les almanachs se sautent. On voit sortir de dessous trois rochers fermant des voutes,*

sous lesquelles dorment Diamantine, Emeraudine et Saphirine.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins LES ALMANACHS, DIAMANTINE, EMERAUDINE, SAPHIRINE.

LE PASSÉ.

Hein ! quelles sont ces trois jolies mines ?

LE PRÉSENT.

Trois mines de pierres précieuses, trois étincelles de la création récemment découvertes à Baya.

LES TROIS MINES, entourant le passé.

Air : *le voilà.*

Voulez-vous

Des bijoux ?

Nous en avons à revendre.

Voulez vous

Des bijoux

Il faut vous rendre

Chez nous.

DIAMANTINE..

Depuis que notre apanage

Fut livré par un Indien,

On peut nous mettre au pillage,

Nous ne refusons plus rien.

REPRISE.

Voulez-vous, etc.

DIAMANTINE.

Telles que tu nous vois, nous dormons sous ces grottes depuis la création.

LE PASSÉ.

Diable ! pour des mines endormies, elles ont des mines bien éveillées ; savez-vous, mesdemoiselles, que si vous étiez à marier...

EMERAUDINE.

Oui, je conçois, on nous prendrait pour nos bonnes mines.

LE PASSÉ.

Vous l'avez dit !.. et peut-on savoir vos noms et adresses?.

DIAMANTINE.

Diamantine, à Baya, la grotte à main gauche.

LE PASSÉ, à Emeraudine,

Et vous, la belle enfant ?

EMERAUDINE.

Emeraudine, à Gandru, à cent cinquante pieds sous terre.

LE PASSÉ.

A cent cinquante pieds sous terre... elle n'a pourtant pas une mine renfoncée. *(A Saphirine.)* Et vous là-bas ?

SAPHIRINE.

Saphirine, à Gaudru... oh! je suis bien connue, tous les sauvages vous indiqueront...

LE PASSÉ.

Bigre! celle-ci m'a tout l'air d'avoir été exploitée. (Aux mines.) Et vous dites que vous possédez...

DIAMANTINE.

Des diamants à remuer à la pelle.

EMERAUDINE.

Des émeraudes au boisseau.

SAPHIRINE.

Des saphirs comme s'il en pleuvait.

DIAMANTINE.

Nous vivions ignorées au fond de nos grottes solitaires... mais les hommes insatiables ont fait invasion jusque dans les entrailles de la terre, et nous ont forcées de paraître au grand jour.

LE PASSÉ.

Mais après une avalanche de diamants, de pierres précieuses, les joailliers vont mettre leurs pierres au cou et se jeter dans la Seine avec leurs rivières.

LE PRÉSENT.

Il est certain que beaucoup de fortunes vont se trouver compromises : que fera-t-on, par exemple, du fameux régent qui a toujours valu plus de vingt millions.

DIAMANTINE.

Ce qu'on fera du régent? un bouchon de carafe.

L'AVENIR.

Et des diamants qui l'entourent?

DIAMANTINE.

Des boutons de guêtres pour messieurs les militaires.

Air : *nouveau de M. Doche.*

En découvrant ma retraite profonde

L'homme a voulu pénétrer mes secrets;

Sur les trésors, que je cachais au monde,

Il a porté ses regards indiscrets.

Pour me surprendre il a creusé la terre,

Et m'arrachant aux douceurs du sommeil,

Viens, m'a-t-il dit, viens, magique lumière :

Mêler tes feux aux rayons du soleil.

De mes trésors s'arrachant les parcelles,

Il y mettait un grand prix autrefois,

Et j'en voyais briller les étincelles

Au noble front des belles et des rois.

A la vertu, qui résistait encore,

Les diamants arrachaient des aveux,

Et lui disaient : je t'aime ou je t'adore,

Suivant les feux allumés à leurs feux.

Mais c'en est fait l'Époque nous condamne :

Et nous allons terminer nos destins,

Pour notre siècle, ennemi du profane,

Les diamants étaient trop libertins.

REPRISE.

En découvrant, etc.

(Sur la reprise, les trois diamants contreprendre leurs places sur les roches et disparaissent.)

LE PASSÉ, sur la musique.

C'est drôle, je donnerais bien encore quelque chose de l'un de ces petits diamants là, n'importe lequel.

(Ici un forté se fait entendre à l'orchestre, les trois rochers disparaissent.)

L'AVENIR.

Ah! mon Dieu! quels sont ces deux légumes?

LE PRÉSENT.

Deux pommes de terre malades.

L'AVENIR.

Ne les laissez pas entrer, ce sont des pommes de terre en chemise.

LE PASSÉ.

Du tout, ce sont des pommes de terre en robe de chambre, (l'une très grosse et très ronde, l'autre très mince et très longue.)

LE PASSÉ.

Air :

C'te vit' loit là,

Quell's tach's qu'ell' a :

Il faudra qu'on l'enterre.

Combien, je plains

Les Limousins,

S'ils n'ont plus d'pomm's de terre!

REPRISE EN CHOEUR.

LE PASSÉ.

Pauvre pomme de terre rouge, est-ce que ce petit tout jaune est monsieur votre fils?

PREMIÈRE POMME DE TERRE.

Oui, c'est mon dernier rejeton que je mène à la mairie pour le faire vacciner, car je sais ce qu'il en coûte de pas faire vacciner les enfants.

L'AVENIR.

Cette épidémie est donc bien effroyable?..

PREMIÈRE POMME DE TERRE.

Si elle est effroyable! mais on ne voit partout que des lits de pommes de terre.

L'AVENIR.

Tu veux dire des couches de pommes de terre.

PREMIÈRE POMME DE TERRE.

Les deux se disent, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'on ne veut plus nous garder nulle part.

L'AVENIR.

On ne veut plus vous garder?

PREMIÈRE POMME DE TERRE.

Non, monsieur.

Air : *du Code et l'amoar.*

Avec pitié l'on nous regarde,

Et j'entends dire aux fruitiers consternés.

Les pomm's de terr' ne sont plus d'garde.

LE PASSÉ.

Plus de garde, et vous vous plaignez,

Oh! ne murmurez pas, ma chère,

J'connais beaucoup de gardes nationaux

Qui voudraient être pomm's de terre,

Pour ne pas être aux haricots.

LE PRÉSENT.

Et personne ne cherche à guérir les pauvres de terre ?

PREMIÈRE POMME DE TERRE.

Si fait, on nous a mises à l'eau, à l'huile, on nous a même fait passer à la casserole, et ça ne nous a pas fait revenir.

LE PASSÉ.

De mon temps on les faisait revenir avec du beurre ?

PREMIÈRE POMME DE TERRE.

Et les bœufs donc ! ce sont les bœufs surtout qui sont inconsolables.

L'AVENIR.

Comment les bœufs auraient souffert de la maladie des pommes de terre ?

LE PRÉSENT.

Dans la personne de leurs beef-teacks.

PREMIÈRE POMME DE TERRE.

Non, dans les beef-teacks de leurs personnes.

LE PASSÉ.

Ah ! les beefstecks !

PREMIÈRE POMME DE TERRE.

Ils sont inconsolables.

Air : *Vos maris en Palestine.*

Comme un veau, le bœuf sanglote

En se voyant servir tout sec.

Jadis dans chaque gargote

On vous servait un beefsteck,

Et des pomm's de terre avec.

Hier encor vivante et toute crue,

Mais redoutant un pareil abandon,

De douleur on a vu, dit-on,

Expirer une morue

Dans le passage du Saumon.

Pleurons, mes amis, pleurons,

Pleurons tant que nous pourrons.

LE PASSÉ.

Ma foi qu'on enterre les pommes de terre, car bien décidément, je crois les pommes de terre frites.

(Elles disparaissent.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins les POMMES DE TERRE, LISBETH, KETTLY, NELLY, PLUSIEURS LAITIÈRES SUISSES ; ensuite LOUISON.

CHŒUR.

Air :

Voilà, voilà, les petites laitières :

Qui vent acheter de leur lait ?

Pour vous servir, jeunes étrangères,

Nous avons quitté le chalet.

LISBETH.

Le lait, que l'on vend à Paris,

N'est jamais exempt d'artifices.

Aussi le nôtre est-il sans prix ;
Car il arrive de la Suisse.

KETTLY.

Buvez ce lait, car il est tel
Que le buvait Guillaume-Tell.

REPRISE.

Voilà, etc.

LE PASSÉ.

Ah ! il vient à Paris du lait suisse... j'avais entendu parler du vulnérable suisse ; mais du lait...

LISBETH.

Ah ! monsieur ! si vous saviez les beaux pâturages, les délicieuses campagnes, les magnifiques prairies.

LE PASSÉ.

Et les habitants ?..

KETTLY.

Ah ! monsieur, les bêtes à cornes y sont d'une beauté...

LE PASSÉ.

Je vous parle de vos maris.

KETTLY.

Nous les menons à l'herbe tous les jours.

LE PASSÉ.

Vos maris ?

NELLY.

Non, les bêtes à cornes.

LE PASSÉ.

Elles n'en sortiront pas.

LE PRÉSENT.

Voyons, jeune fille, dites-nous seulement où se trouve la laiterie.

LE PASSÉ.

La lettre I se trouve après la lettre H.

L'AVENIR.

Ah ! que voilà bien un calembourg du passé. Nous demandons où se fabrique le lait suisse ?

KETTLY.

Le lait suisse se fabrique dans six villes dont voici les noms : Zurich, Berne, Ury, Zurg, Bâle et Vaud.

LE PASSÉ.

Total de la liste, six villes.

LE PRÉSENT.

Mais comment votre lait peut-il arriver frais à Paris ?

LISBETH.

Rien de plus simple, au moyen d'un conduit souterrain qui part du Mont-Blanc et aboutit à Montrouge.

NELLY.

L'entrepôt est rue Bleue.

LISBETH.

Si la Suisse vient à Paris, c'est pour éviter à Paris la peine d'aller en Suisse. Avant l'importation de notre lait en France, c'était une vérité

procession de la Chaussée d'Antin à la vallée de Chamouny.

LE PASSÉ.

Ah! oui, je me suis laissé dire que votre lait devenait meilleur quand on parvenait à la vallée.

LE PRÉSENT.

Oh! à la porte!

L'AVENIR.

A la porte le Passé! laissez donc, jo les connais.

Air :

Malgré c'costume qu'ell's ont pris
Pour vous fair tourner la tête,
Elles sont Suissess's comme je suis
Du Missisipi la galette.
Ce lait qu'ell's disent tout exprès
Faire venir de la montagne,
Je n'sais pas s'il est suisse, mais
On l'fait avec du blanc d'Espagne.

TOUTES.

C'est une horreur! c'est une infamie! (*au passé, lui présentant du lait.*) Goûtez plutôt.

LE PASSÉ.

Du tout, je ne veux pas me badigeonner l'intérieur.

LISBETH.

Oh! vous aurez beau dire, ça ne nous empêchera pas de chanter dans tout Paris.

REPRISE.

Voilà, voilà, etc.

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN PORTIER, UN PORTEUR DE L'ÉPOQUE.

(*Le portier a une veste faite avec le journal de l'Époque.*)

LE PASSÉ.

Quels sont ces deux hommes?

L'ANNONCE.

Un homme de l'Époque et un portier.

LE PORTIER.

Air : de la *Sentinelle*.

Je suis portier, j'm'en fais honneur,
Car je suis un grand personnage;
Depuis qu'un journal en faveur
Sollicita mon patronage.
Des grands seigneurs et des banquiers,
Le siècle indépendant se moque,
Maintenant, ce sont les portiers,
Les portiers et les épiciers
Qui sont les hommes de l'Époque,
De l'Époque.

LE PASSÉ.

Impossible!

LE PORTIER.

Impossible, dites-vous?.. (*Prenant une lettre dans sa poche.*) Écoutez cette circulaire ingénieuse. (*Lisant.*) « Monsieur et cher concierge, « nous venons humblement vous prier de vouloir « bien favoriser notre journal; nous sollicitons « pour notre feuille l'appui de votre haute protection et le patronage de madame votre épouse.

LE PASSÉ.

Comment! c'est à des portiers qu'ils parlent ainsi.

LE PRÉSENT.

Voilà comme nous sommes, très fiers avec les grands, très humbles avec les petits,

L'AVENIR.

Avec les petits qui font des abonnements.

LE PORTIER.

Autrefois nous n'avions que la bûche du portier, aujourd'hui nous avons la bûche et l'Époque, sans compter les Mémoires du Diable que l'Époque nous a promis en nous voyant son prospectus. Ah! monsieur, quel charmant prospectus!.. quel prospectus plein de modestie!.. tenez... (*lisant.*) « Plus de charlatanisme! » (*Ici le porteur de l'Époque déploie une pancarte sur laquelle on lit : LISEZ L'ÉPOQUE! continuant.*) « Ce n'est pas « notre journal qui se permettrait d'afficher au « coin de tous les carrefours les romans célèbres « qu'il publiera. » (*Le porteur déploie une autre pancarte sur laquelle on lit : LISEZ DANS L'ÉPOQUE LA CONFESSION DE M. ANTOINE, PAR M. OU MADAME SAND! continuant.*) « Ce n'est pas notre journal « qui s'aviserait de tromper ses lecteurs par la « grossière annonce d'un pseudonyme illustre. (*Troisième pancarte : LISEZ DANS L'ÉPOQUE LES LETTRES DE GRIMM.*)

LE PASSÉ.

Permettez-moi une légère critique.

LE PORTIER.

Monsieur, nous faisons la critique, mais nous ne la subissons pas... je poursuis : ce n'est pas notre journal qui se déconsidérerait par l'annonce de remèdes inventés par d'obscurs charlatans. (*Quatrième pancarte : PURGEZ-VOUS DANS L'ÉPOQUE AVEC LES PILULES DU CÉLÈBRE BILBOQUET! continuant.*) Arrière la publicité des murs, arrière le puff à l'affiche. (*Le porteur déploie successivement plusieurs pancartes sur lesquelles on lit : MOUCHEZ-VOUS DANS L'ÉPOQUE! COUCHEZ-VOUS DANS L'ÉPOQUE! HABILLEZ-VOUS DANS L'ÉPOQUE!*)

LE PASSÉ.

Ah! mon Dieu! mais on peut donc tout faire dans l'Époque? (*Ici l'on entend un grand bruit à la cantonade.*)

TOUS.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que cela?

LE PORTIER.

Une concurrente... une action du chemin de fer,

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'ACTION, traînée dans un char en or et suivie de nombreux actionnaires.

CHOEUR.

Air :

Reine à la Bourse,
Il faut l'attraper à la course :
Car l'action
Ne fait jamais de station.

L'ACTION, jetant des papiers à ceux qui la poursuivent)

Tenez, prenez.

LA FOULE.

Nous en avons.

L'ACTION.

La sagesse en vain gronde :
Par des promesses d'action,
On gouverne le monde.

REPRISE.

Reine à la Bourse, etc.

L'AVENIR.

Hein ! que dites-vous de cette nouvelle divinité ?

LE PASSÉ.

Ma foi, je ne la connais pas...

L'ACTION.

Vous ne me connaissez pas, bonhomme, moi qui aujourd'hui suis dans tout et partout... on met les chemins de fer en actions, on met les journaux en actions, on met les théâtres en actions ..

LE PASSÉ.

De mon temps... il n'y avait que la morale en action !..

L'ACTION.

A présent l'action n'a rien de commun avec la morale.

L'AVENIR.

Quel air empressé !

LE PRÉSENT.

Ce n'est pas étonnant, elle sort de la rue Quincampoix.

L'ACTION, au Passé.

Tenez, monsieur, telle que vous me voyez, quand je vins au monde, ma compagnie...

LE PASSÉ.

Comment, vous êtes venue au monde en compagnie ?

L'ACTION.

Je suis née au milieu de cinq compagnies.

LE PASSÉ.

Ah ! comme votre mère a dû avoir à rougir.

L'ACTION.

Bah ! ma mère la spéculation ne rougit plus de rien ; brof, j'ai été créée à cinq cents francs, et deux

jours après ma naissance je valais deux cents francs de plus.

LE PASSÉ.

Diable ! il paraît que l'on a vous a bien fait élever...

L'ACTION.

On m'a fait élever de deux cents francs.

LE PASSÉ.

Et maintenant que faites-vous ?

L'ACTION.

Je me promène sous les arcades de la Bourse, je fais de l'œil aux actionnaires, en un mot je cherche des jobards.

Air :

De tous les côtés circulant,
Je suis gentille, mais friponne,
Car je l'avourai, je suis bonne
Pour qui m'offre le plus d'argent.
Jamais je ne me montre chiche
D'un vif et provoquant coup d'œil,
Mais, c'est surtout à l'homme riche
Que je réserve un tendre accueil.
Certaine de l'impunité,
A l'abri de tous les reproches,
Seule je puis vider les poches
Sous les yeux de l'autorité.
La veille on m'achète, et bien vite
On me revend le lendemain,
Plus on me trouve de mérite,
Plus je passe de main en main.
Partout on me fait demander,
Mais j'ai toujours tort de me rendre,
Si tout le monde veut me prendre.
Personne ne veut me garder.
Or, sous le palais de la Bourse
Je me promène constamment ;
Car, il faut après chaque course
Que je rapporte de l'argent.
Belle et riche position,
Et puis après, honte et misère :
Voilà pourtant quel est sur terre
Le sort de la pauvre action.

TOUS.

Belle et riche position, etc.

(On voit arriver de la coulisse une grande fenêtre au-dessus de laquelle on lit : CAFÉ DE LA MAURESQUE, et à la fenêtre on aperçoit le dos de l'Algérienne).

LE PASSÉ.

Eh ! mais, quelle est cette beauté dont je n'aperçois qu'imparfaitement la figure.

LE PRÉSENT.

Une reine de comptoir ; la Mauresque algérienne de la rue de la Lune.

LE PASSÉ.

Ah ! nous sommes dans une rue de la lune, et elle nous montre son dos...

LE PRÉSENT.

La Mauresque ne se retourne jamais.

LE PASSÉ.

Pourquoi?

L'AVENIR.

Parce qu'on la verrait, et que si on la voyait on n'entrerait plus pour la voir.

LE PASSÉ.

Je ne comprends pas.

LE PRÉSENT.

Tu vas comprendre.

Air :

Veut-on voir son dos seulement
 En v'la la manière,
 Mais pour voir son visage maint'nant
 Faut prendre un p'tit verre.
 C'est un prix fait pour chaqu' passaut.

LE PASSÉ.

J'connais son tarif à présent,
 Gratis dans la rue,
 Trois sous dans l'café.

SCÈNE VII.

LE PASSÉ, LE PRÉSENT, L'AVENIR.

L'AVENIR.

L'avenir fera justice de tout ce charlatanisme.

LE PRÉSENT.

A propos de justice, comment la gouvernais-tu de ton temps?

LE PASSÉ.

Comment je gouvernais la justice?... regarde.
(A ce moment la toile du fond se lève; on aperçoit deux paysans qui se disputent et se battent. Le roi Saint-Louis vient s'asseoir sous un arbre, fait approcher les deux paysans, les écoute, les reconcilie, unit leurs mains, et les deux paysans sortent bras dessus bras dessous. Le tableau disparaît.)

LE PASSÉ.

Voilà comme on rendait la justice autrefois.

LE PRÉSENT.

Tu vas voir comme nous la rendons aujourd'hui. Tiens, supposons que nous sommes les juges et plaçons nous ici. *(Il vont se ranger et s'asseoir au fond)*. Faites entrer les parties adverses.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN MARI, UNE FEMME.

LE MARI.

C'est bon, madame, c'est bon! nous allons voir si vous avez droit de vous séparer de bien!

LA FEMME.

Oui, monsieur, j'ai droit, mon avocat va vous le prouver.

LE MARI.

Le mien lui répondra...

LA FEMME, à part.

C'est bête de plaider avec son mari, j'ai presque envie de lui demander pardon.

LE MARI, à part.

Je suis un grand niais d'avoir conduit ma femme ici, et si ce n'était point une fausse honte...

UN HUISSIER.

L'audience est ouverte.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DEUX AVOCATS.

(Ils entrent en tenant deux énormes dossiers, et vont se placer de chaque côté du théâtre. Le mari et la femme sont également séparés; le mari est à côté de son avocat, et la femme à côté du sien.)

LE PRÉSENT.

La parole est à maître Crapuseau.

PREMIER AVOCAT. *Il toussa, crache, se mouche et prend enfin la parole.*

Messieurs, je ne rappellerai pas tout ce qu'une semblable cause a d'infâme et de scandaleux. Vous avez entendu les débats, vous avez vu ce mari sans cœur et sans âme...

LA FEMME.

Mais non, monsieur, mon mari a du cœur...

PREMIER AVOCAT.

Ce monstre qui réduisait au désespoir la plus douce, la plus infortunée, la plus intéressante des épouses.

LE MARI.

Ah! si l'on peut dire... *(La femme pleure.)*

L'HUISSIER.

Silence!

PREMIER AVOCAT.

Eh bien! messieurs, les débats n'ont rien révélé... Chargé de la défense de cette femme angélique, touché de compassion pour ses souffrances, plein d'admiration pour ses vertus, je n'ai pas craint de descendre au fond d'un abîme d'iniquités, j'ai voulu démasquer cet homme qui, sous des dehors grossiers et sous une physionomie bête, cachait un instinct féroce et des appétits sanguinaires...

LA FEMME.

Mais ce n'est pas vrai; je plaide en séparation de bien, mais j'aime mon mari...

LE MARI.

Mais on m'insulte...

DEUXIÈME AVOCAT, *au mari.*

Laissez faire, laissez faire.

PREMIER AVOCAT.

Oui, féroce et sanguinaire, et je le prouve. Qu'allait-il faire le 13 octobre, à neuf heures, rue Saint-Jacques, n° 48... ce qu'il allait faire, il allait tromper cet ange, avec une petite grisette qui l'attendait au septième, sur le carré.

LA FEMME.

Qu'entends-je?

LE MARI.

Mais on me calomnie.

DEUXIÈME AVOCAT.

Laissez faire, laissez faire.

PREMIER AVOCAT.

Qu'allait-il faire, le 2 novembre, à huit heures du soir, rue de Breda, chez madame de Saint-Léon?..

LA FEMME.

Grand Dieu!

LE MARI.

Je demande la parole.

L'HUISSIER.

Silence

PREMIER AVOCAT.

Taisez-vous, homme sans mœurs.

DEUXIÈME AVOCAT.

Laissez faire, laissez faire.

LE MARI, *à son avocat.*

Vous m'ennuyez.

PREMIER AVOCAT.

Ce qu'il allait faire, recommencer chez la grande dame ce qu'il avait accompli chez la grisette; et je n'ai pas raison de signaler à l'exécration du monde un homme à ce point criminel; je n'ai pas raison de vous dire que celui qui prémédite l'adultère et le meurtre a des instincts féroces et des appétits sanguinaires. (*Les juges pleurent.*) Mais vous pleurez, vos sanglots sont pour la victime, et vos anathèmes pour le bourreau. Moi même, l'émotion me gagne, je ne puis... achever... je pleure, je sanglote, je suffoque... (*Tout le monde pleure, excepté le deuxième avocat.*)

LE PRÉSENT.

La parole est à M^e Frémouillot.

DEUXIÈME AVOCAT, *il tousse, crache, se mouche et prend la parole.*

Messieurs, vous venez d'entendre l'accusation, c'est à moi de présenter la défense; et puisqu'on n'a pas craint de nous interroger, qu'il me soit permis d'interroger à mon tour. Le 13 octobre, avez-vous dit, mon client se trouvait à neuf heures du matin chez une grisette; qu'allait donc faire madame, le même jour, à la même heure, chez son petit cousin Arthur, rue de la Michaudière, 14 bis.

LA FEMME.

Ciel

LE MARI.

Qu'entends-je?

DEUXIÈME AVOCAT.

Nous étions, s'il faut en croire nos adversaires, le 2 novembre, à huit heures du soir, rue de Breda... Mais où Madame se trouvait-elle quand nous étions innocemment à nous commander des bretelles en caoutchouc... Où elle se trouvait?... je vais vous le dire.

LA FEMME.

Arrêtez...

L'HUISSIER.

Silence!

DEUXIÈME AVOCAT.

Elle se trouvait au Château-Rouge avec son petit cousin Arthur... elle dansait la polka avec son petit cousin Arthur; elle voyait le feu d'artifice avec son petit cousin Arthur.

LE MARI.

Horreur!

LA FEMME.

Infamie!

DEUXIÈME AVOCAT.

Mais ne fallait-il pas, en effet, que cette cause fût bien indigne, bien abandonnée, pour être confiée à mon honorable confrère, M^e Crapuseau.

PREMIER AVOCAT.

Monsieur, c'est une personnalité.

DEUXIÈME AVOCAT.

Oui, je vous attaque, et je vous signale au barreau comme un avocat sans foi, sans pudeur.

PREMIER AVOCAT.

Et moi, je vous prouverai que vous n'avez ni conscience, ni talent.

DEUXIÈME AVOCAT.

Je prouverai que vous n'avez ni foi ni probité

PREMIER AVOCAT.

Que vous êtes sans honneur et sans délicatesse!..

DEUXIÈME AVOCAT.

Drôle!..

PREMIER AVOCAT.

Galopin!..

DEUXIÈME AVOCAT.

Paltoquet!..

PREMIER AVOCAT.

Polisson!..

LE MARI et LA FEMME, *se levant.*

Assez, assez...

LA FEMME, *à son mari.*

Monstre!

LE MARI, *à sa femme.*

Perfide!

LA FEMME.

Séparés.

LE MARI.

Pour toujours.

LE PRÉSENT.

La cour renvoie les époux dos à dos.
(*Les époux sortent chacun d'un côté.*)

LE PASSÉ.

Voilà un ménage flambé!
(*Ici les deux avocats quittent leur place et viennent se rejoindre au milieu du théâtre.*)

DEUXIÈME AVOCAT

Mon cher, vous avez été superbe.

PREMIER AVOCAT.

Vous m'avez attaqué avec une chaleur, un à propos.

DEUXIÈME AVOCAT.

Et comme vous m'avez répondu.

PREMIER AVOCAT.

Nous étions admirables.

DEUXIÈME AVOCAT.

Voulez-vous venir déjeuner chez Vésour?

PREMIER AVOCAT.

Volontiers!

DEUXIÈME AVOCAT.

Votre bras.

PREMIER AVOCAT.

Partons.

(*Ils partent sur l'air : Allez-vous-en, gens de la nocce.*)

LE PRÉSENT.

Eh bien! qu'en dis-tu?

LE PASSÉ.

En effet, c'est plus fort que moi, c'est un autre genre..... Et l'Avenir, comment rendra-t-il la justice?

L'AVENIR.

Dans l'avenir, il n'y aura plus de justice.

LE PRÉSENT.

Comment?

L'AVENIR.

Parce qu'il n'y aura plus de coupables.

LE PASSÉ.

Ah! c'est une raison.

SCÈNE X.

LES MÊMES, DIOGÈNE, puis VIRGINIE.

(*Diogène, couvert de haillons, une lanterne à la main et un petit lorgnon sur l'œil gauche.*)

DIOGÈNE.

Cherchons, cherchons encore, il faut que j'en trouve un. Personne! en mon quartier, l'homme n'est pas commun. Le Luxembourg n'a t-il plus un seul indigène.

LE PASSÉ.

Quel est donc ce monstre?

DIOGÈNE.

Qui je suis? Diogène.

LE PASSÉ.

Malheureux philosophe, et prudent directeur!
Pour l'Odéon désert, il cherche un spectateur.

DIOGÈNE.

Eh! quoi, dans tout Paris, ne pas trouver un homme.

LE PASSÉ.

Mais vous oubliez donc votre bourgeois de Rome?

DIOGÈNE.

Le succès s'est caché, je ne sais dans quel trou.

LE PASSÉ.

Ce n'est toujours pas dans Saint-Genest de Rotrou.

VIRGINIE, *entrant et s'adressant à Diogène.*

Tu cherches le succès qui s'attache au génie?

Du Théâtre-Français je suis la Virginie.

Jamais aucun succès ne fut plus larmoyant,

Jamais on ne vit coup de poignard plus poignant.

DIOGÈNE.

Le poignard de Lucrece était plus dramatique,

Et ne présentait pas l'effet traqi-comique

D'un ignoble boucher armé d'un grand couteau,

Egorgeant, chaque soir, sa fille comme un veau.

VIRGINIE.

Eh! quoi, sous cet habit l'Odéon m'apostrophe

LE PASSÉ.

Quand on n'est pas content on se fait philosophe.

DIOGÈNE.

J'aurai de mes succès le public pour témoin,

Et le public viendra...

VIRGINIE.

Tu demeures trop loin.

DIOGÈNE.

Je sais que l'on dira, que grande est la distance,

Qu'aller à l'Odéon, c'est un voyage immense;

Qu'il faut, pour arriver à ce nouveau désert

Prendre la diligence ou le chemin de fer.

Tout ce que l'on peut dire et penser d'analogue

J'ai su l'énumérer dans mon charmant prologue.

Et comme ce prologue est d'un homme d'esprit

Qui nous redit si bien, ce qu'on avait tant dit:

Puisqu'il est de beaux vers sur un lointain rivage

Le public, croyez-moi, risquera le voyage.

VIRGINIE.

Un bruit qui m'a semblé trop peu digne de moi,

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,

On prétend, et Thalie en est scandalisée,

Que, dans votre foyer, vous avez un musée.

Ainsi votre théâtre a trop peu de pouvoir,

Et, c'est votre musée que le public va voir.

DIOGÈNE.

Tout le monde approuva ce moderne système.

VIRGINIE.

Oui, certe, et le public doit l'approuver de même,

Lorsque dans votre salle il vient de s'ennuyer;

C'est bien le moins, je crois, qu'il s'amuse au foyer.

Mais puisque vous voulez que chez vous la peinture

Prête quelque secours à la littérature,

Que ne faites-vous donc, par vos decorateurs,

Dans votre salle, aussi, peindre des spectateurs?

Vous les feriez sourire au plus mauvais ouvrage,

Chez vous jamais de bruit, de sifflets, de tapage,

Faute d'un vrai public, si j'étais l'Odéon,
J'aurais un public peint par Philastre et Cambon.

DIOGÈNE.

A mériter la vogue aujourd'hui je m'applique,
Et l'Odéon méprise une vaine critique.

Adieu, je vais encor par de nouveaux essais,
Aplanir les chemins qui mènent aux succès.

VIRGINIE.

Priez donc vos rapins d'en dessiner les routes.

DIOGÈNE.

Autant que l'Odéon, les Français ont des croûtes.

(Ils sortent.)

(Pendant la fin de cette scène, le Passé, le Présent et l'Avenir se sont endormis. Sur un forté de la musique qui se fait entendre à la sortie, ils se réveillent.)

LE PASSÉ.

Hein ? qu'est-ce ?

LE PRÉSENT.

Tiens, j'em'étais endormi.

L'AVENIR.

Et moi aussi.

LE PASSÉ.

Il n'y a que ces gens-là pour endormir le présent,
le passé et l'avenir.

L'AVENIR.

Et le grand Opéra n'a-t-il rien donné de neuf ?

LE PRÉSENT.

Si fait, il a donné l'Étoile de Séville.

L'AVENIR.

L'Étoile de Séville.

LE PRÉSENT.

Par l'auteur du Tisserand de Ségovie.

L'AVENIR.

Air :

Il fit d'abord le Tisserand,
Puis il a fait tout récemment
Paraitre son étoile,
Qu'un beau succès dévoile.

LE PASSÉ.

Entre nous cela se comprend,
Celui qui fit le Tisserand,
Devait faire l'Étoile.

Mais le vrai mélodrame, vous n'en parlez pas.

LE PRÉSENT.

Le vrai mélodrame, Présent !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

LE PASSÉ.

Ah ! mon Dieu ! comme vous êtes trempé ? est-ce que par hasard vous sortiriez du canal Saint-Martin ?

FRANÇOIS.

Vous dites ça, parce que le susdit canal est tombé dans l'eau.

LE PASSÉ.

Je dis ça parce que vous êtes mouillé.

FRANÇOIS.

Apprenez, vieux ! que je sors, non pas du canal, mais de la porte Saint-Martin où s'ouït jouer Marie Jeanne !.. ah ! que c'est donc larmoyant, que j'ai donc larmoyé !

LE PASSÉ.

Ah ! vous larmoyâtes...

FRANÇOIS.

Tout le monde larmoyait, les troisièmes larmoyaient sur mesdames les secondes, qui larmoyaient sur mesdames les premières, qui larmoyaient sur monsieur le parterre, où j'avais eu l'imprudence de me placer.

LE PASSÉ.

Est-ce que vous ne vous y trouviez pas bien ?

FRANÇOIS.

Je m'y trouvais comme dans une baignoire.

LE PASSÉ.

Ah ! ça, mais cette Marie-Jeanne est donc bien intéressante ?

FRANÇOIS.

Si elle est intéressante ! ah ! Dieu ! une pauvre fille qui épouse un chenapan qui lui vend ses nippes, qui la bat sans la chauffer ni la blanchir ; une pauvre femme qui économise trente francs dans un vieux bas, en travaillant toutes les nuits : c'est prouvé par une chandelle qui brûle au lever du rideau... eh ! bien, croiriez-vous, vieux, que le chenapan de mari, lui vole ses trente francs, ses hardes et sa chandelle... il les lui vole, Monsieur, ce qui fait que la pauvre fille qu'est devenue une pauvre femme, devient une pauvre mère qu'est obligée de mettre son pauvre enfant au Mont-de-Piété qui ne lui prête presque rien dessus.

LE PASSÉ, tirant son mouchoir.

Ah ! que c'est donc beau ! que c'est donc attendrissant !

FRANÇOIS.

Ah ! vieux, vous ne vous figurez pas ça ! on voit c'te mère qui s'approche de ce qu'on appelle le tour... vous connaissez le tour, n'est-ce pas ?

LE PASSÉ.

Je connais le tour ?

FRANÇOIS.

Le tour où l'on met les enfants ?

LE PASSÉ.

Ah ! bon !

FRANÇOIS.

Marie-Jeanne vient des alentours, elle avance, recule tour-à-tour, et après bien des tours, au grand frémissement du pourtour, elle lui dit adieu sans retour, dépose son enfant dans le tour, v'lan ! et le tour est fait !

Air : de la Permission de dix heures.

Mais en partant,
 Dès c't' instant
 Attristant,
 Tout c' qu'on entend
 Est palpitant.
 Chacun se mouche en sanglotant,
 S'épouvantant,
 S'lamentant,
 S'tourmentant :
 On pleure tant
 Que c'en est embêtant !
 Un gueux d'méd'cin, c'est révoltant,
 Dégag' l'enfant au'prix coûtant,
 Preméditant
 De s'enrichir en l'exploitant.
 Mais, bientôt, pourtant
 Le pauvre père repentant
 Travaille, comptant
 Que de lui l'on sera content,
 Se félicitant,
 Il croit pouvoir en un instant,
 En un instant
 Argent comptant,
 N'avoir son fils en le rach'tant
 Tant !

DEUXIEME COUPLET.

L'enfant, pendant
 Qu'on pleure en le perdant,
 Fait son fendant
 En s'étendant
 Dans un berceau de président.
 En attendant
 Un nouvel accident.
 C'est l'descendant
 D'un comte, et cependant
 Mari-Jeanne en le regardant
 R'connait tout d'suit sa premièr' dent.
 La v'la, plaidant,
 Le r'demandant :
 Mais v'la l'chiendent :
 Témoin d'l'incident
 La comtes', d'un ton pédant,
 Dit, en l'entendant :
 Elle est folle, c'est évident !
 Salomon prudent,
 Et beaucoup plus accommodant,
 Les confondant,
 Eût rendu l'enfant, en le fen-
 dant

Oui, vieux, Salomon, tout seul, pouvait tran-
 cher la difficulté.

LE PASSÉ.

Attendez, attendez, que je sanglote... non, plus
 tard... c'est drôle... ça ne vient pas.

FRANÇOIS.

Ah ! j'vas vous dire, ça dépend de la manière
 dont je raconte. Mais, c'est à la porte Saint-Martin

qu'il faut aller voir ça, et surtout celle qui joue
 Marie-Jeanne.

Air : J'en guette un petit.

Ses cris, ses pleurs, ça n'est pas du factice,
 Son désespoir, ça n'est pas du talent ;
 Oui, la Dorval a cessé d'être actrice,
 Quand Mari-Jeanne a perdu son enfant.
 En l'écoutant, la salle tout entière
 Croit partager sa joie ou sa douleur :
 Car elle joue avec son cœur
 Et les entrailles d'une mère :
 Y a pus d'actrice, y a pus qu'une mère.

Adieu, j'vais faire la queue aux Mousquetaires.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LES ÉCUYÈRES de l'Hippodrome.

LE PASSÉ.

Quelle est cette jolie cavalcade ?

L'AVENIR.

Une députation féminine de l'Hippodrome.
 (Exercices.)

LE PASSÉ.

Assez, assez de bêtes comme ça. (Elles sortent).
 Je demande autre chose.

LE PRÉSENT.

Sois donc satisfait.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DARTAGNAN, ATHOS, PORTHOS,
 ARAMIS, ils sont armés jusqu'aux dents, por-
 tent des rapières, des grands pistolets, des poi-
 gnards, des haches.

LE PASSÉ.

Ah ! mon Dieu ! quels sont ces quatre militaires ?

LE PRÉSENT.

Ce sont les Trois Mousquetaires.

LE PASSÉ.

Pardon, j'en vois quatre.

LE PRÉSENT.

Nous avons eu cette année le Diable à Quatre à
 trois, nous avons à présent les Trois Mousquetaires
 à quatre : ça compense.

LES MOUSQUETAIRES, qui regardaient du côté de
 la coulisse.

Le voilà ! le voilà ! sauve qui peut !

(Ils se sauvent).

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MORDAUNT. *Il est sans armes, et représenté par un homme très maigre et sans barbe. Il porte une lanterne.*

MORDAUNT.

Les capons!... ils se sauvent devant le vengeur. O ma mère! tu étais une grande gredine, mais je suis ton fils!... tu as volé, incendié, assassiné, mais je suis ton fils! Tu étais infâme, parjure, adultère, peu délicate en tout ce qui concernait ton état, mais tu étais ma mère! je suis ton fils, je suis ton fils, je suis ton fils!

LES AUTRES, en dehors.

Fait!... ah! fait!

(Il va pour sortir, on voit Porthos et Aramis revenir par la gauche; puis il recule devant D'artagnan qui revient par le premier plan, côté gauche. Pendant ce temps Porthos a gagné la droite, Mordaunt se retourne, le regarde et recule vers le fond où se trouve Aramis, et enfin vers le côté où se trouve Porthos.)

Puisque nous jouons aux quatre coins, je veux bien être le... cinquième; je ne quitterai pas le milieu.

DARTAGNAN.

Écoute!...

TOUS.

Écoute!...

DARTAGNAN, continuant.

Tu es un brigand, mais nous sommes de loyaux gentils-hommes; tu es seul, nous sommes quatre... nous sommes armés jusqu'aux dents, toi tu n'as qu'une chandelle, battons-nous!..

LE PASSÉ.

Que cet homme est brave!

PORTHOS.

Battons-nous.

MORDAUNT.

Vous voulez vous battre tous les trois... *(Montrant Athos).* Celni-là ne dit rien, je le choisis.

ATHOS.

Je cane.

MORDAUNT.

Il cane!

DARTAGNAN.

Tu canes!

MORDAUNT.

Canaille!

DARTAGNAN.

Ah! c'est trop différer, terminons ce différend. *(Les mousquetaires tirent leurs épées et le menacent. Mordaunt éternue, ils se sauvent.)*

MORDAUNT.

Ce n'est pas plus difficile que ça. Recette pour obtenir cent représentations.

Air.

Au premier tableau, D'artagnan, Porthos

Font tout-à-fait la mêm' chose :

Au deuxièm' tableau, Aramis, Athos

Ne viennent pas faire aut' chose.

Huitième tableau,

Quoi de nouveau,

Mêm' chose.

Ça va si bien :

N'échangeons rien

A la chose ;

L'public cri' bravo!

Ah! Dieu! qu'est donc beau!

Mais donnez nous vite aut' chose.

(Il sort.)

L'AVENIR.

Et voilà les chefs-d'œuvre du présent... quelle différence avec le théâtre de l'avenir... car je ne veux en avoir qu'un.

LE PRÉSENT.

Et dans quel quartier construiras-tu ce théâtre-modèle?

L'AVENIR.

A la banlieue. Voulez-vous en avoir une idée?

LE PRÉSENT ET LE PASSÉ.

Très volontiers.

(L'Avenir fait un signe, le théâtre change et représente un petit théâtre chinois.)

L'AVENIR.

Ça n'est pas plus difficile que ça.

LE PASSÉ.

Eh bien! nous voilà en Chine maintenant.

CHOEUR.

Air :

L'Avenir, ce grand maître

Va nous montrer, peut-être,

Maint chef-d'œuvre pareil,

Rien de neuf sous l'Soleil.

L'AVENIR.

Sans doute, en 1900, la Chine sera la banlieue de Paris. *(On frappe les trois coups.)*

LE PASSÉ.

Et nous allons voir une comédie chinoise. Ah! par exemple, je suis placé aux premières loges.

L'AVENIR.

Vous allez voir ce que l'avenir vous réserve de plus curieux, de plus inattendu, de plus nouveau.

LE PASSÉ.

Ah! voyons un peu les nouveautés de l'avenir. *(Le rideau du petit théâtre se lève, on voit une paysanne chinoise en scène, un Chinois entre à son tour et dit à la cantonade :)*

LE CHINOIS.

Kan-Kan, serrez ma haire avec ma discipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine,
Si l'on vient pour me voir, je vais, aux prisonniers,
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

LE PASSÉ.

C'est drôle, je crois avoir entendu.

BORINE.

Que d'affection et de forfanterie !

TARTUFFE.

Que voulez-vous ?

BORINE.

Vous dire...

TARTUFFE.

Ah ! mon Dieu, je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir,
Cachez ce sein chinois que je ne saurais voir.

LE PASSÉ.

Ah ! arrêtez ! arrêtez ! c'est Tartuffe ! c'est Tartuffe ! je reconnais Tartuffe !

L'AVENIR.

Dame ! en 1845, on a bien joué le véritable
Saint-Genest de Rotrou ; en 1900, nous jouerons
le véritable Tartuffe de Molière.

LE PASSÉ.

Voulez-vous que je vous dise : Vous êtes des
filous !

VAUDEVILLE FINAL.

Air : *Voilà la meunière.*

LE PASSÉ.

Le présent, me vole à présent ;
L'avenir, plus traitre,
Volant à son tour le présent
Redira, peut-être,
En montrant à plus d'un badaud
Tout ce que j'ai de rococo :
V'la c' qui vient d' paraître.
Voilà du nouveau !

L'ALMANACH DES CAMPAGNES.

Ce vieux dandy qui veut, hélas !
Fair' le petit-maitre,
Dont les femmes disent tout bas,
Dieu ! le vilain être !
Au jour de l'an, il semble beau,
S'il dit, en faisant son cadeau :
V'la ce qui, etc.

L'ALMANACH DES 25,000 MILLIONS D'ADRESSES.

Vénus, dit-on, dans un comptoir,
Vient de s'faire admettre.
C'est à Frascati, chaque soir,
Qu'on la voit paraître,
Certes son minois est fort beau :
Mais on pa' vingt sous son verr' d'eau.
V'la, etc.

DARTAGNAN.

La graiss' d'ours, la graiss' de chameaux
Font pousser peut-être

Sur un front nu des ch'veux nouveaux ;

Mais c' que j' puis promettre,
C'est qu' les grais's d'ours et de chameaux
Ont toujours graissé le chapeau :
V'la, etc.

L'ACTION.

On a vu dans ces derniers temps

La lot'ri' tenaitre.

Dieu sait les superbes présents,

Qu'on lui voit promettre.

On compt' sur un beau schall Terneau,

Et l'on a l'portrait d'un bédéau :

V'la, etc.

LE PORTIER.

Tous les ans, Nanterr', c'est connu,

Dans un' fêt' champêtre,

A soin d'couronner un' vertu,

Qu' Nanterre a vu' naitre.

Poissy, pour se mettre au niveau,

Vient, dit-on, d' couronner un veau :

V'la, etc.

DIOGÈNE.

Depuis que tant d'compositeurs

Font d'novell' musique,

L'Opéra-Comique a donné,

En fait d'pièce nouvelle,

Richard, Gulistan, l'Deserteur,

La Dame Blanche et Cendrillon :

V'la, etc.

PREMIÈRE POMME DE TERRE.

A l'Ambigu, Monte-Christo

Se jou'ra peut-être,

Mais en un jour ce dram' nouveau

N' pourra pas paraître.

Un jour on donnera Monte

Le lend'main on donn'ra Christo :

V'la, etc.

L'ALMANACH ROYAL.

Dans la Chine enfin le Français

Aujourd'hui pénètre.

Pour la science quel progrès !

On vient de r'connaitre

Que l'thé s'fait infuser dans l'eau,

Et qu'il doit être bu très chaud :

V'la, etc.

LE PRÉSENT.

L'une de ces dernières nuits,

Un orage traitre

Réveilla femmes et maris,

Ce qui l'ra peut-être,

Que dans neuf mois plus d'un badaud,

Dira, présentant un marmot :

V'la, etc.

L'ALMANACH DES CAMPAGNES.

Maintenant nos soldats sont mis

A n' plus les r'connaitre.

Ils ont par dessus leurs habits

Des bretell's à mettre.

Leur sabre a l'air d'un grand couteau,
Ils ont un pot de fleurs pour chapeau :
V'là, etc.

FRANÇOIS

Hier, dans le Cid un acteur,
Songeant à sa prime,
Au lieu d'Rodrigue as-tu du cœur ?
Oubliant la rime,
Avec un sublime transport,
S'écri' Rodrigue, as-tu du Nord ?
C'est que le sublime
Aujourd'hui c'est l'or!

PREMIER AVOCAT.

Trois éléphants sont en renom :
D'abord faut connaître
Celui d'la Bastille, où, dit-on,
Plus d'un rat pénètre.
Puis ceux dont l'Cirqu' fait apparat
Qui, non seulement n'ont pas un rat,
Mais qu'on voit paraître
Sans am'ner un chat.

DEUXIÈME AVOCAT.

Au Jardin Turc on voit des chiens,
Fair', dans un vaud'ville,
Cent tours d'adress' dont je m'abstiens,
J'trouv' que c'est habile.
Pour ces animaux tant prônés,
Je r'fus'rais des billets donnés,
J'pense au chien Emile,
Et j'crois que j'ai bon nez.

L'AVENIR.

Et voilà comme vous chantez un vaudeville final
en 1845... est-ce rococo, mon Dieu! est-ce ro-
coco... et vos auteurs, comment les nommez-vous?

LE PRÉSENT.

Oh! un instant.

(*Même air.*)

Maintenant, messieurs les auteurs,
Ne se font connaître,
Qu'en obligeant les spectateurs
À le leur permettre.

L'AVENIR.

Cela force à crier : bravo!
Ça fait relever le rideau.

A l'avenir je veux épargner ces deux peines aux
spectateurs et aux machinistes; et si, par hasard,
en 1946, je remonte ce petit ouvrage, mon couplet
final dira de suite : Messieurs, la pièce que nous
avons eu l'honneur de représenter devant vous
est de feu Messieurs Dennery et Clairville.

LE PRÉSENT.

Mais on ne les a pas demandés.

L'AVENIR.

(*Fin de l'air.*)

V'là c' qui vient de paraître,
Voilà du nouveau!

Couplet chanté à la deuxième représentation.

L'AVENIR, au public.

On désirait, par ce tableau,
Vous faire connaître
Ce que Paris a de nouveau,
Voulant faire admettre,
Que ce soit froid, que ce soit chaud,
Que ce soit laid, que ce soit beau :
V'là c'qui vient d'paraître,
Voilà du nouveau.

FIN.